

Sauve qui peut d'Alexe Poukine

# Traits d'union

par Romain Lefebvre

Dans *Sans frapper* (2019), Alexe Poukine faisait interpréter le récit d'un viol et de ses séquelles par quatorze personnes différentes. Ce relais donnait une dimension collective à un vécu singulier, mais s'accompagnait également de moments où les comédiens (professionnels ou non) sortaient du rôle, délaissaient le texte appris pour partager avec la cinéaste les pensées et les souvenirs personnels remués à travers ce témoignage. *Sauve qui peut* est à nouveau informé par un intérêt pour la fiction comme outil qui permet tout à la fois de prendre ses distances avec la violence du réel et d'instaurer une relation à l'autre. Avec une différence notable : Alexe Poukine y documente des dispositifs dont elle n'est pas l'initiatrice, notamment des simulations prenant place dans le cadre d'études en médecine, lors desquelles les élèves (pour s'entraîner à annoncer un diagnostic, déterminer un état de santé, etc.) font face à des comédiens jouant les patients, ou une formation mettant en place des situations pour aider des infirmiers à détecter le burn-out de collègues.

Si elle affirme la simulation comme méthode, la cinéaste ne cherche pas à tromper. En s'ouvrant sur l'hésitation d'une comédienne et le passage d'une prise à une autre, *Sans frapper* pointait d'emblée l'écart entre un rôle et son interprète. *Sauve qui peut* s'ouvre sur l'équivalent des coulisses : un comédien découvre le profil du patient qu'il aura à jouer. Cette conscience de l'artifice n'empêche pas la croyance d'opérer et, pour les participants comme pour les spectateurs, de se prendre au jeu. Mais c'est aussi que l'importance du dispositif tient autant aux scènes jouées qu'aux moments de *feedback*. Aux situations fictives souvent saisies en champ-contrechamp succèdent ainsi des temps d'analyse critique et de mise en partage des émotions, puisqu'il s'agit autant de remplir sa fonction professionnelle que de réfléchir la part d'affection personnelle inhérente au travail du soin. Un étudiant s'excuse d'un sourire maladroit.



Une « patiente simulique » dit avoir apprécié qu'un étudiant, tout en compatissant, dise ne pas pouvoir tout à fait comprendre ce qu'elle ressent.

Au milieu du film, après des scènes jouées et discutées exclusivement entre comédiens (interprétant à la fois soignants et patients), une coupe amène à un atelier qui, orchestré selon les principes du Théâtre de l'Opprimé, implique des soignants expérimentés remettant en scène des situations difficiles vécues à l'hôpital. L'intelligence et l'enjeu du film tiennent dans ce raccord entre situations : *Sauve qui peut* n'organise pas seulement un rapport entre soignants apprentis et aguerris, il articule plus profondément des expériences où la souffrance rencontre l'empathie. Les comédiens y constituent un indispensable trait d'union, prenant sur eux une part de la douleur des patients comme celle du corps médical, et faisant eux-mêmes l'objet d'une attention soignée de la part de la cinéaste (qui prend le temps après une scène éprouvante de filmer un baiser déposé sur le front d'un acteur).

Par les circulations du montage, la seconde moitié de *Sauve qui peut* trouve une densité nouvelle. En doublant

l'empathie envers les patients de tableaux de la souffrance des soignants, il prend un tournant politique. Les situations qui interrogent une culture du sacrifice qui incline les individus à endurer sans se plaindre, mais accusent aussi directement un management nocif qui privilégie le chiffre à l'humain, non sans résonance avec une plainte récente déposée auprès de la Cour de justice de la République afin d'établir des responsabilités institutionnelles. *Sauve qui peut* n'offre pas de résolution, mais fait du jeu et de la fiction le moyen d'une mise en commun des expériences, et propose, dans un dernier mouvement, d'imaginer d'autres scénarios. Manière de dresser un constat sans abandonner l'espoir qu'il est possible d'échapper au naufrage. ■

## SAUVE QUI PEUT

Belgique, Suisse, France, 2024

Réalisation Alexe Poukine

Image Héliène Motteau, Jorge Piquer Rodriguez, Camille Sultan  
Montage Agnès Bruckert

Son Thomas Grimm-Landsberg, Lucas Le Bart

Production Climage, Kidam, Wrong Men

Distribution Singularis Films

Durée 1h38

Sortie 4 juin

L'idéal d'empathie proné durant leur formation est-il applicable dans un hôpital au bout du rouleau?



## Sauve qui peut

Alexe Poukine

En Suisse et en Belgique, pour s'exercer, des soignants annoncent l'indicible à de faux patients. Médecin ou malade, qui est le plus à plaindre? Percutant.

«C'est le mot "amputation" que je n'ai pas réussi à dire», articule un étudiant en médecine. Avec son physique encore adolescent, il a dû se mettre dans la peau d'un médecin chargé d'annoncer à une femme qu'elle va perdre sa jambe écrasée dans un accident de la circulation. Annoncer un diagnostic difficile semble l'une des plus grandes terreurs des soignants. En Suisse et en Belgique, on ne laisse pas un débutant effectuer sa première annonce sur de vrais patients, on lui permet de s'exercer sur des cobayes pendant ses années d'études. Maladresses, larmes, devant ces tête-à-tête chaotiques, on finit par ne plus savoir qui, de l'apprenti médecin qui s'embourbe ou du patient mal-

mené, est le plus à plaindre. En filmant ces mises en situation, Alexe Poukine joue avec les places assignées et les digues que l'on construit pour se protéger. On avait découvert la réalisatrice belge en 2019 avec *Sans frapper*, où une femme racontait le viol qu'elle avait subi. Ce film de témoignage était fait de ricochets, d'autres réinterprétant le récit initial à leur façon, laissant l'écho de ce traumatisme faire son chemin. Dans *Sauve qui peut*, il est aussi question d'une souffrance absolue. Et comment on se débrouille avec elle. La caméra ne guide pas, elle laisse chacun avancer à l'aveugle, sans trop savoir qui fait quoi, son empathie pour seule boussole. À l'arrivée, personne n'est épargné.

«Quelqu'un qui craque, c'est forcément un patient, ça ne peut pas être un soignant. Nous, on ne se montre jamais comme ça!» Ne pas pleurer, taire ce que l'on ressent, faire comme si... Des soignants expérimentés sont aussi filmés lors de séances de théâtre forum. Violence des procédures, brutalité du quotidien, le burn-out comme horizon. «*Comme on travaille dans une situation dégradée, avec beaucoup d'interimaires, le collectif ne joue plus son rôle de soutien*», dénonce l'un d'eux. Les saynètes les font exploser... et finalement se prendre dans les bras, bouleversants. «*Mon chef de service me le dit souvent : l'hôpital, ça marcherait très bien s'il n'y avait pas les patients.*» On rit aussi avec eux, suspendus au bord du gouffre. ▶ Marie-Joëlle Gros | Documentaire, Belgique, Suisse, France (1h40).



Hélas



Bof



Bien



Très bien



Bravo

### Cloud

Kiyoshi Kurosawa

On lui offre une promotion, il démissionne. Yoshii l'assure, il n'a pas le sens des responsabilités. Ni même des réalités : l'essentiel de son existence se déroule sur Internet, où il vend beaucoup de choses. Peu importe lesquelles, et leur authenticité. Sa combine tient un temps (il gagne de l'argent, mais ne le dé-

pense pas), puis le film bascule. D'une étude sobre et sérieuse sur de sourdes malversations en ligne, *Cloud* tend vers l'horreur et le sous-genre *home invasion* («violent cambriolage»), quand les victimes de Yoshii l'identifient et se rapprochent de la maison de campagne où il s'est réfugié pour un «week-end en amoureux». En sus de

la figure de l'homme seul contre tous (également étudiée dans son moyen métrage *Chime*, en salles), Kurosawa travaille et retravaille le motif du mal semblable à un virus. Et filme les fusillades comme personne.

▶ Augustin Pietron-Locatelli | Japon (2h04) | Avec Masaki Suda, Kotone Furukawa, Daiken Okudaira.

Dans un documentaire captivant, Alexe Poukine infiltre des ateliers théâtraux à l'hôpital. L'occasion pour le personnel de travailler ses capacités d'empathie et de laisser s'exprimer sa propre détresse.

Le docteur boutonne sa blouse tandis que l'acteur enfle son costume - celui d'un patient qui va bientôt recevoir une terrible nouvelle. En guise de studio de répétition, les salles vides d'un hôpital et, à la place du metteur en scène, une psychologue chargée d'évaluer les soignants afin de les préparer aux consultations tendues qui les attendent. La scène a lieu en milieu hospitalier, où des ateliers de simulation théâtrale aident le personnel à perfectionner ses compétences face à des comédiens dans la peau des malades. Diagnostiquer est une chose, donner la nouvelle en est une autre : en s'infiltrant dans ces entraînements, la caméra documentaire de *Sauve qui peut* dévoile le cœur battant d'une institution, dont la rigueur repose, avant tout, sur la capacité d'empathie de ceux qui l'habitent.

**Bulles.** Comment annoncer le pire ? Avec quel degré de gravité, quelles tentatives de dédramatisa-



Alexe Poukine creuse la porosité entre mascarade et sincérité. PHOTO SINGULARIS FILMS

## «Sauve qui peut», du care à l'ouvrage

tion ? Toutes mises en scène qu'elles sont, les situations n'en sont pas moins délicates, et Alexe Poukine creuse la porosité entre mascarade et sincérité. On s'étonne notamment de voir les acteurs sérieusement ébranlés : il leur faut après tout, comme de véritables patients aux premiers stades d'une maladie, se projeter vers une altérité (la souffrance, la mort), et, pourquoi pas, en ressentir les affections - un comédien confie s'être brièvement comporté en «maniaque» après une journée passée à en mimer un. En évinçant souvent les évaluateurs

pour se concentrer sur les échanges entre docteur et malade fictif, Poukine parvient, simplement mais avec un certain brio, à rebattre sans cesse vrai et faux : l'émotion de ces scènes, qui se présentent comme des bulles de fiction en champ-treuchamp, semble-t-elle pour autant moins réelle ?

La suite du film bascule vers un autre type de simulations, consistant à faire rejouer à des représentants du personnel soignant des épisodes traumatiques survenus sur leur lieu de travail. On suit alors une série de *reenactments*, pratique déjà mise

en lumière par la cinéaste dans *Sans frapper* (2019) et dans quelques scènes de *Kika*, son premier long de fiction présenté en mai à la Semaine de la critique à Cannes. Sur une scène improvisée, ambulanciers ou anesthésistes écoutent donc les récits de leurs collègues, les interprètent, s'échangent les répliques... À l'inverse des premières séquences, la frontière entre fabrication et authenticité se fait ici plus nette. Le film s'éclaircit, perdant quelque peu en densité pour établir une construction dialectique efficace quoique schématique : aux symptô-

mes (physiques) des patients correspondent ceux (psychologiques) des docteurs.

**Pressions.** Mais ce second mouvement, de prime abord plus faible, vise surtout à souligner les dysfonctionnements profonds de l'institution médicale. Le théâtre, montré d'abord comme un espace collectif, accueille progressivement une sorte d'assemblée générale, où internes et praticiens débattent des zones d'ombre soulevées par leurs différents témoignages : exposition soutenue à des scènes brutales, incapacité à se mettre en retrait dans des équipes déjà en sous-effectif, sollicitation permanente au mépris des procédures... À toutes les entournures pointe l'évidente détresse des soignants, contraints pour leur santé mentale de se réfugier dans les parenthèses factices du *reenactment*, déconnectées des pressions extérieures. Si les patients, selon l'une des participantes, «ne sont pas là en tant que personnes» mais réduits à des «variables» dans un «système maltraitant», le diagnostic s'étend visiblement à ceux chargés de les encadrer. Alexe Poukine, en suivant ces ateliers où les identités circulent et les histoires se partagent, œuvre justement à ramener un peu d'humain au sein d'une machine perpétuellement au bord de l'explosion.

CLÉMENT COLLIAUX

**SAUVE QUI PEUT** D'ALEXE  
POUKINE (1 h 38).

# SAUVE QUI PEUT

UN FILM DE ALEXE POUKINE

ACTUELLEMENT AU CINÉMA

★★★★

« Vertigineux. »

TROIS COULEURS

★★★★

« Percutant. »

LES ÉCHOS

★★★★

« Captivant. »

LIBÉRATION

★★★★

« Sauve qui peut soulève  
des questions essentielles. »

POLITIS

★★★

« Intelligent  
et poignant. »

L'OBS

★★★

« Mais outre son sujet, si ce film est à ce point passionnant, c'est grâce à son sens si précis du cadrage et des montages image et son, qui donnent ici de la dramaturgie sans jamais altérer la réalité et la force du propos. »

LA SEPTIÈME OBSESSION

★★★★

« Parfois, même si l'on sait les scènes jouées dans le cadre d'une formation, l'émotion est telle qu'elle installe le doute, jusqu'à se demander si de vrais patients ne se sont pas immiscés dans l'exercice. C'est la preuve que le dispositif cinématographique en forme de jeu de miroirs imaginé par Alexe Poukine fonctionne. »

L'HUMANITÉ

★★★★

« Sauve qui peut oppose une force de contestation, consolatrice, qui est celle du collectif et des vertus fédératrices et réparatrices du jeu. »

LES INROCKUPTIBLES

★★★★

« Le film n'organise pas seulement un rapport entre soignants apprentis et aguerris, il articule plus profondément des expériences où la souffrance rencontre l'empathie. »

LES CAHIERS DU CINÉMA

★★★★

« Une œuvre politique, dans le meilleur sens du terme, sur l'hôpital. »

LES FICHES DU CINÉMA

★★★★

« La mise en lumière de ce beau travail d'empathie et de bienveillance remet au premier plan un système en crise. »

LE DAUPHINÉ LIBÉRÉ

★★★

« À l'écran, le constat, lui, se fait implacable : "Un chef disait que le seul vrai problème de l'hôpital, c'est qu'il y a des patients. Ils sont devenus la variable d'une machinerie qui nous les fait oublier tout le temps." Une parole symptomatique d'un système de santé de plus en plus déliquescents. »

LE MONDE